

**Eric-Emmanuel  
SCHMITT**

*Odette Toulemonde  
et autres histoires*



« Cher monsieur Balsan,  
Je n'écris jamais car, si j'ai de l'orthographe,  
je n'ai pas de poésie. Or il me faudrait  
beaucoup de poésie pour vous raconter  
l'importance que vous avez pour moi.  
En fait, je vous dois la vie. Sans vous,  
je me serais tuée vingt fois. »

Odette Toulemonde.

La vie a tout offert à l'écrivain Balthazar  
Balsan et rien à Odette Toulemonde.  
Pourant, c'est elle qui est heureuse.  
Lui pas. Leur rencontre fortuite  
va bouleverser leur existence.  
Huit récits, huit femmes, huit histoires  
d'amour. De la petite vendeuse  
à la milliardaire implacable, de la trentenaire  
désabusée à une mystérieuse princesse  
aux pieds nus en passant par des maris  
ambigus, des amants lâches et des mères  
en mal de filles, c'est une galerie  
de personnages inoubliables  
qu'Eric-Emmanuel Schmitt poursuit  
avec tendresse dans leur quête du bonheur.

C'est beau, c'est vrai.

Odette Toulemonde par  
et la force visuelle des :

RESERVE LIVRE  
ODETTE TOULEMONDE ET AUTRES Histoires  
9782253126621 9/03 NO 9/03  
12-36-1228-3 (1)  
0234



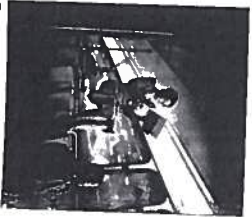
11,95\$

31 / 2662 / 0

texte intégral

RAHEP

Couverture :  
© Courmieu /  
Photo : Eric Caro.

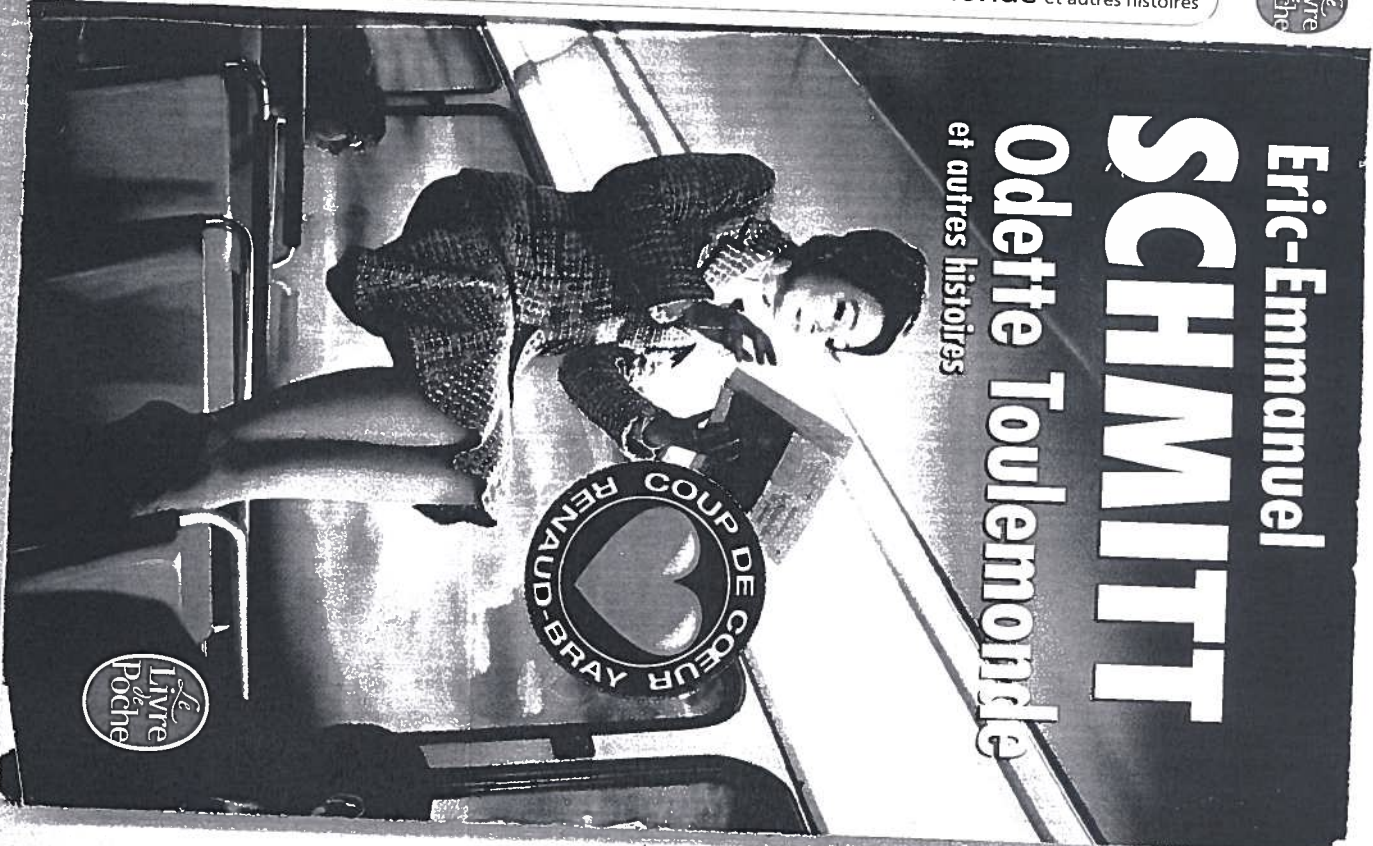


31239

**Eric-Emmanuel Schmitt** Odette Toulemonde et autres histoires



**Eric-Emmanuel  
SCHMITT**  
*Odette Toulemonde  
et autres histoires*



L'intruse

Cette fois, elle l'avait bien vue ! La femme était passée au fond du salon, l'avait fixée d'un air étonné avant de disparaître dans l'ombre de la cuisine.

Odile Versini hésita : devait-elle la poursuivre ou quitter l'appartement à toutes jambes ?

Qui était cette intruse ? C'était la troisième fois, au moins... Les précédentes interruptions avaient été si fugitives qu'Odile avait cru à un tour de son imagination, mais là, elles deux avaient eu le temps d'échanger un regard ; il lui semblait même que l'autre, la surprise enfuie, avait grimacé de peur en filant.

Sans réfléchir davantage, Odile partit sur ses traces en l'apostrophant :

- Arrêtez, je vous ai vue ! Inutile de vous cacher, il n'y a pas d'issue.

Odile déboula dans chaque pièce, la chambre, la cuisine, les toilettes, la salle de bains : personne. Il ne restait donc que la penderie au bout du couloir.

- Sortez ! Sortez sinon j'appelle la police.

Pas un bruit ne résonna dans la penderie.

- Que faites-vous chez moi ? Comment êtes-vous entrée ?



Silence épais.

– Très bien, je vous aurai prévenue.

Odile éprouva soudain une peur panique : que voulait l'inconnue ? Fébrile, elle recula vers l'entrée, saisit le téléphone, composa, non sans le rater, le numéro de la police. « Vire, vite, pensa-t-elle, l'autre va bondir du placard et m'attaquer. » Enfin, lorsqu'elle eut passé les barrières des messages d'attente, la voix bien timbrée d'un fonctionnaire lui répondit :

– Police de Paris, seizième arrondissement, j'écoute.

– Venez vite chez moi. Une femme s'est introduite.

Elle se cache dans le placard du couloir et refuse d'en sortir. Vire. Je vous en supplie, c'est peut-être une folle, ou un assassin. Dépêchez-vous, j'ai très peur.

Le policier nota son nom et son adresse puis lui assura que dans les cinq minutes une patrouille arrivait.

– Allô ? Allô ? Vous êtes encore là ?

– Mm...

– Comment vous sentez-vous, madame ?

– ...

– Restez au bout du fil sans raccrocher. Voilà. Ainsi, vous pourriez me signaler s'il se passe quelque chose. Répétez ce que je viens de vous dire très fort pour que cette personne l'entende et sache que vous n'êtes pas sans secours. Allez-y. Maintenant.

– Oui, vous avez raison, monsieur l'agent, je reste au bout du fil avec vous, ainsi cette personne ne pourra rien entreprendre sans que vous ne le sachiez. Elle avait tant hurlé qu'elle ne s'était pas entendue. Était-ce distinct ? Pourvu que l'intruse, malgré la dis-

tance, la porte et les manteaux, ait capté ses paroles et se décourage.

Rien ne bougeait dans les recoins sombres de l'appartement. Cette quiétude se révélait plus angoissante que n'importe quel bruit.

Odile murmura au policier :

– Êtes-vous là ?

– Oui, madame, je ne vous quitte pas.

– Je... je... je panique un peu...

– Avez-vous quelque chose pour vous défendre ?

– Non, rien.

– N'y a-t-il pas un objet que vous pourriez brandir, avec lequel vous pourriez effrayer cette personne si elle avait la mauvaise idée de se montrer agressive ?

– Non.

– Une canne ? Un marteau ? Une statuette ?

Regardez autour de vous.

– Ah oui, il y a bien mon petit bronze...

– Saisissez-le et prétendez que c'est une arme.

– Pardon ?

– Déclarez que maintenant vous tenez le pistolet de votre mari, que vous ne craignez donc plus rien. Fort.

Odile prit sa respiration et brailla d'un ton peu assuré :

– Non, monsieur le commissaire, je n'ai pas peur parce que je tiens le pistolet de mon mari.

Elle soupira, retenant une envie de se pisser dessus : elle avait débité cela si mal que l'intruse ne pourrait jamais la croire.

La voix reprit dans le téléphone :

– Alors quelle réaction ?

– Rien.

– Très bien. Elle est effrayée. Elle ne bougera pas avant que nos hommes arrivent.

Quelques secondes plus tard, Odile répondit aux policiers qui sonnaient à l'interphone puis ouvrit sa porte en attendant que l'ascenseur les hisse au dixième étage. Trois gaillards en jaillirent.

– Là bas, dit-elle, elle s'est cachée dans le placard.

Odile frémit lorsqu'ils sortirent leurs armes et enfilèrent le couloir. Pour ne pas assister à un spectacle que ses nerfs ne supporteraient pas, elle préféra se réfugier au salon d'où elle entendait confusément les menaces et les sommations.

Par réflexe, elle alluma une cigarette et s'approcha de la fenêtre. Dehors, bien que juillet débutât, les pelouses jaunissaient, les arbres perdaient des feuilles roussies. La canicule avait frappé la place du Trocadéro. Elle avait frappé la France entière. Chaque jour, elle perfectionnait son œuvre de mort ; chaque jour, le journal télévisé énumérait ses nouvelles victimes : les sans-abri gisant sur le goudron brûlant, les vieillards des hospices tombant autant que les mouches, les bébés crevant de déshydratation. Et encore, on ne comptait pas les animaux, les fleurs, les légumes, les arbres... D'ailleurs n'apercevait-elle pas un merle mort, là, juste en bas, sur la pelouse du square ? Raide comme un dessin à l'encre, les pattes cassées. Domage, c'est si joli, le sifflement du merle...

Du coup, elle se versa un grand verre d'eau et l'avala par précaution. Certes, elle se trouvait bien égoïste de penser à elle alors que tant de gens succombaient, mais comment agir autrement ?

– Madame, excusez-nous... Madame !

Les policiers, à l'entrée du salon, eurent du mal à la tirer de sa méditation sur les désastres de la chaleur. Elle se retourna et les interrogea :

– Alors, qui est-ce ?

– Il n'y a personne, madame.

– Comment ça, personne ?

– Venez voir.

Elle suivit les trois hommes jusqu'au placard. S'il était plein de vêtements et de boîtes à chaussures, il était vide de l'intruse.

– Où est-elle ?

– Voulez-vous que nous cherchions avec vous ?

– Bien sûr.

Les cent vingt mètres carrés de l'appartement furent passés au peigne fin par les gestes précautionneux des policiers : aucune femme ne s'y dissimulait.

– Enfin, vous avouerez que c'est étrange, protesta Odile en rallumant une cigarette. Elle est passée par le couloir, elle m'a vue, elle a été surprise puis elle s'est enfuie au fond de l'appartement. Par où serait-elle partie ?

– La porte de service ?

– Toujours fermée à clé.

– Allons voir.

Ils se rendirent à la cuisine, constatèrent que la porte donnant sur l'escalier de service était verrouillée.

– Vous voyez, conclut Odile, elle ne peut pas être passée par ici.

– A moins qu'elle ne possède un jeu de clés. Sinon, comment serait-elle rentrée ?



Odile chancela. Pour l'aider à s'asseoir, les policiers la soutinrent par les bras. Elle se rendait compte qu'ils avaient raison : celle qui avait fait irruption chez elle avait besoin des clés pour entrer ou pour sortir.

— C'est horrible...

— Pouvez-vous nous décrire cette personne ?

— Une vieille.

— Pardon ?

— Oui, une vieille femme. Avec des cheveux blancs.

— Comment était-elle habillée ?

— Je ne sais plus. De façon banale.

— En robe ou en pantalon ?

— En robe, je crois.

— Ça ne correspond guère aux portraits habituels des voleurs et autres monte-en-l'air. Etes-vous sûre que cette personne ne serait pas quelqu'un de votre entourage que vous n'auriez pas reconnu ?

Odile les toisa avec un certain mépris.

— Je comprends très bien votre remarque, c'est logique, vu votre métier, mais notez qu'à trente-cinq ans, je ne suis encore ni vieille ni gâtuse. J'ai sans doute plus de diplômes que vous, je travaille en tant que journaliste indépendante, spécialiste des questions géopolitiques au Moyen-Orient, je parle six langues, et malgré la chaleur je me sens en pleine forme. Vous me ferez donc le plaisir de croire que je n'ai pas l'habitude d'oublier à qui je confie mes clés.

Etonnés, craignant sa colère, ils hochèrent la tête avec respect.

— Excusez-nous, madame, nous devons envisager toutes les hypothèses. Nous avons parfois affaire à des personnes fragiles qui...

— Certes, tout à l'heure, j'ai perdu mon sang-froid...

— Vous vivez seule, ici ?

— Non, je suis mariée.

— Où est votre mari ?

Elle regarda le policier avec une surprise amusée : elle découvrirait qu'on ne lui avait pas posé cette question toute simple — où est votre mari ? — depuis longtemps.

Elle sourit :

— En voyage au Moyen-Orient. Il est grand reporter.

Les policiers marquèrent leur considération pour le métier de Charles par des yeux épatés et un silence concerné. Le plus âgé continua néanmoins son enquête :

— Est-ce que votre mari, justement, n'aurait pas pu prêter son trousseau à quelqu'un qui...

— Qu'allez-vous imaginer ? Il m'aurait prévenue.

— Je ne sais pas.

— Non, il m'aurait prévenue.

— Pouvez-vous l'appeler afin d'en être sûre ?

Odile refusa de la tête.

— Il n'aime pas qu'on le joigne quand il est au bout du monde. Surtout pour une histoire de clés. C'est ridicule.

— Est-ce la première fois qu'une telle chose arrive ?

— La vieille ? Non. C'est au moins la troisième fois.

— Expliquez-nous.

— Les fois précédentes, je me suis dit que j'avais mal vu, que ce n'était pas possible. Exactement ce que vous vous pensez en ce moment. Or ce coup-ci,

je sais bien que je n'ai pas rêvé : elle m'a tellement fait peur. Remarquez, je lui ai fait peur aussi !

– Alors je n'ai qu'un seul conseil, madame Versini : changez immédiatement vos clés et vos serrures. Ainsi, vous pourrez dormir tranquille. Un jour ou l'autre, peut-être quand votre mari reviendra, vous aurez l'élucidation de cette intrusion. D'ici là, vous pourrez dormir tranquille.

Odile approuva, remercia les policiers et les raccompagna.

Par réflexe, elle ouvrit un nouveau paquet de cigarettes, brancha la télévision sur sa chaîne préférée, celle de l'information continue, puis se mit à réfléchir en prenant le problème par plusieurs bords.

Après une heure, constatant que ses hypothèses n'aboutissaient à rien, elle décrocha son téléphone et prit rendez-vous avec un serrurier pour le lendemain.

– Deux mille deux cents morts, annonçait le journaliste en fixant les téléspectateurs. L'été se révèle meurtrier.

Ses clés dans la poche de sa jupe, rassurée sur son propre sort depuis qu'elle se savait fraîchement cadavre chez elle, Odile s'abandonnait à sa fascination pour les effets pervers du climat. Rivières asséchées. Poissons échoués. Troupes accablées. Agriculteurs en colère. Restrictions d'eau et d'électricité. Hôpitaux surchargés. Jeunes internes promus médecins. Pompes funèbres dépassées. Fossoyeurs obligés d'interrompre leurs vacances à la plage. Ecologistes fulminant contre

le réchauffement de la planète. Elle suivait chaque bulletin comme le nouvel épisode d'un feuilleton palpitant, avide de péripéties, désireuse de nouvelles catastrophes, presque déçue lorsque la situation n'empirait pas. De façon à peine consciente, elle tenait avec volupté la comptabilité des morts. La canicule était un spectacle qui ne la concernait pas mais qui régalaient son attention de l'été en la distrayant de son ennui.

Sur son bureau traînaient un livre et plusieurs articles en souffrance. Elle ne se sentait pas l'énergie de s'y consacrer tant qu'éditeurs et rédacteurs en chef ne la matraquaient pas de coups de téléphone pour l'engueuler. Curieux mutisme, du reste... Peut-être étaient-ils, eux aussi, écrasés de chaleur ? Ou morts ? Dès qu'elle aurait le temps – ou l'envie –, elle leur donnerait un coup de fil.

Elle zappa sur les chaînes arabes, froissée que ces dernières s'intéressent si peu à la situation européenne. Il faut dire que, pour eux, la chaleur...

Par acquit de conscience, elle décida de boire un verre d'eau et c'est en se dirigeant vers la cuisine qu'elle eut de nouveau un sentiment étrange : l'intruse était là !

Elle revint sur ses pas, regarda rapidement alentour. Rien. Pourtant, il lui semblait... Un quart de seconde le visage de la vieille lui était apparu, sans doute réfléchi sur une lampe, l'angle d'un miroir ou le vernis d'une commode. L'image avait frappé son cerveau.

Pendant l'heure qui suivit, elle ausculta son appartement de fond en comble. Ensuite elle vérifia au



moins à dix reprises que les anciennes clés ne pouvaient en aucun cas permettre d'ouvrir les nouvelles serrures. Rassurée enfin, elle conclut qu'elle avait imaginé voir la vieille femme.

Elle regagna le salon, alluma la télévision et c'est là, en marchant vers son canapé, qu'elle l'aperçut distinctement dans le couloir. Comme la dernière fois, la vieille femme se figea, paniqua et s'enfuit.

Odile se jeta sur le canapé et saisit le téléphone le plus proche. La police promit son intervention rapide.

En l'attendant, Odile n'éprouvait plus les sentiments de la veille. Auparavant, sa peur avait quelque chose de précis, elle visait l'inconnue du placard à balais et ses motivations. Dorenavant, la peur avait cédé la place à la terreur. Odile se trouvait confrontée à un mystère : comment était-elle revenue aujourd'hui alors que le système de fermeture avait été entièrement renouvelé ?

Les policiers la découvrirent en état de choc. Puis qu'ils étaient venus la veille, ils comprirent ce qu'ils devaient chercher dans l'appartement.

Elle ne fut pas surprise lorsqu'ils la rejoignirent au salon après leur fouille pour lui annoncer qu'ils n'avaient vu personne.

— C'est épouvantable, expliqua-t-elle. On a changé les serrures ce matin, personne d'autre que moi ne possède le nouveau jeu de clés et cette femme a quand même trouvé le moyen d'entrer et de sortir.

Ils s'assirent en face d'elle pour prendre des notes.  
— Madame, excusez-nous d'insister : êtes-vous vraiment certaine d'avoir revu cette vieille femme ?

— Je savais que vous alliez dire cela. Vous ne me croyez pas... Moi non plus je ne me croirais pas si je ne l'avais pas vécu. Je ne peux pas vous blâmer de me prendre pour une folle... je comprends... je comprends trop bien... Vous allez sans doute me conseiller d'aller voir un psychiatre, non, ne protestez pas, c'est ce que j'ajouterais à votre place.

— Non, madame. Nous nous en tenons aux faits. Cette vieille femme, est-ce bien celle d'hier ?

— Habillée différemment.

— Ressemble-t-elle à quelqu'un ?

La question confirma à Odile que les policiers étaient en train de penser qu'elle relevait de la psychiatrie. Pouvait-elle les blâmer ?

— Si vous deviez la décrire, à qui vous ferait-elle penser ?

Odile songea : si je leur avoue qu'elle me rappelle vaguement ma mère, ils vont me considérer définitivement comme une démente.

— A personne. Je ne la connais pas.

— Et que veut-elle, à votre avis ?

— Je n'en sais rien, je vous dis que je ne la connais pas.

— Que craignez-vous d'elle ?

— Ecoutez, cher monsieur, ne tentez pas une psychanalyse sauvage avec moi ! Vous n'êtes pas thérapeute et je ne suis pas malade. Cette personne n'est pas une projection de mes craintes ou de mes fantasmes mais une intruse qui pénètre chez moi pour je ne sais quelle raison.

Parce que Odile s'emportait, les policiers marmonnèrent de vagues excuses et c'est alors qu'Odile eut une révélation.



– Mes bagues ! Où sont mes bagues ?

Elle se précipita vers la commode qui jouxtrait le téléviseur, ouvrit le tiroir et brandit une coupelle vide.

– Mes bagues ne sont plus là !

L'attitude des policiers changea immédiatement. Ils ne la prenaient plus pour une dérangée, le cas entrainait de nouveau dans leur routine rationnelle.

Elle énuméra et décrivit ses bagues, chiffrà leur valeur, ne put s'empêcher de préciser à quelle occasion son mari les lui avait offertes, et signa le procès-verbal.

– Quand rentre votre mari ?

– Je ne sais pas. Il ne me prévient pas.

– Ça ira, madame ?

– Oui, ne vous tourmentez pas, ça ira.

Quand ils la quittèrent, tout était redevenu banal, l'intruse s'étant réduite à une vulgaire voleuse qui opérait avec une discrétion déconcertante ; mais cette banalité brisa les nerfs d'Odile qui céda à une crise de larmes.

– Deux mille sept cents morts de la canicule. On soupçonne le gouvernement de cacher les vrais chiffres.

Odile, elle aussi, en était persuadée. D'après ses propres calculs, le nombre aurait dû se montrer plus élevé. N'avait-elle pas aperçu, ce matin encore, dans les gouttières de la cour, deux cadavres de moineaux ?

La sonnette retentit.

Puisque l'interphone extérieur n'avait pas sonné, c'était soit un voisin, soit son mari. Celui-ci, bien que

possédant les clés, avait l'habitude de rester dans le couloir et de sonner pour annoncer qu'il rentrerait de mission afin de ne pas trop surprendre Odile.

– Mon Dieu, si ça pouvait être lui !

Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle vacilla de joie.

– Oh mon chéri, quel plaisir de te voir. Tu ne pouvais arriver à un meilleur moment.

Elle se jeta contre lui et voulut l'embrasser sur la bouche, cependant lui, sans la repousser, se contenta de la serrer dans ses bras. « Il a raison, pensa Odile, je suis dingue de m'exciter comme ça. »

– Comment vas-tu ? Comment s'est passé ton voyage ? Où étais-tu déjà ?

Il répondait à ses questions, or elle avait du mal à écouter ses réponses ; elle peinait aussi à poser les bonnes questions. A deux ou trois regards noirs qu'il lui adressa, suivis de soupirs appuyés, elle sentit qu'elle l'agaçait un peu. Mais elle n'arrivait pas à se concentrer tant elle le trouvait beau. Effet de l'absence ? Plus elle le contemplait, plus elle l'estimait irrésistible. Trente ans, brun, pas un cheveu blanc, la peau tannée et saine, des mains précises et longues, un dos puissant terminé par une taille étroite... Quelle chance elle avait !

Elle décida de se délester d'emblée de la mauvaise nouvelle.

– Nous avons été cambriolés.

– Quoi ?

– Oui. On a volé mes bagues.

Elle raconta l'histoire. Il l'écouta patiemment sans poser de questions ni rien remettre en doute. Odile nota avec satisfaction la différence de réaction entre

son époux et les policiers. « Lui, au moins, il me croit. »

Lorsqu'elle eut achevé, il se dirigea vers leur chambre.

– Tu veux prendre une douche ? demanda-t-elle.

Il ressortit immédiatement de la chambre avec une boîte contenant les bagues.

– Les voilà, tes bagues.

– Quoi ?

– Oui, il m'a suffi d'examiner dans les trois ou quatre endroits où tu as l'habitude de les ranger. Tu n'avais pas vérifié ?

– Il me semblait... enfin j'étais sûre... la dernière fois, c'était la commode du salon... à côté de la télévision... comment aurais-je pu oublier ?

– Allons, ne te fâche pas. Cela arrive à tout le monde d'oublier.

Il s'approcha d'elle et l'embrassa sur la joue. Odile demeura surprise : surprise d'avoir été si naïve, surprise que sa naïserie provoque la gentillesse de Charles.

Elle se précipita à la cuisine pour lui préparer à boire puis revint avec un plateau. Elle remarqua alors qu'il n'avait déposé aucun sac dans le hall d'entrée.

– Où sont tes bagages ?

– Pourquoi veux-tu que j'aie des bagages ?

– Tu reviens de voyage.

– Je ne loge plus ici.

– Pardon ?

– Il y a longtemps que je n'habite plus ici, tu n'avais pas remarqué ?

Odile posa le plateau et s'appuya sur le mur pour

reprandre son souffle. Pourquoi lui parlait-il si durement ? Oui, bien sûr, elle avait plus ou moins remarqué qu'ils ne se voyaient pas souvent mais de là à clamer qu'ils ne vivaient plus ensemble. Qu'est-ce que...

Elle se laissa glisser sur le sol et se mit à sangloter. Il s'approcha, la prit dans ses bras et redevint gentil :

– Allons, ne pleure pas. Ça ne sert à rien de pleurer.

Et je n'aime pas te voir comme ça.

– Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait de mal ? Pourquoi tu ne m'aimes plus ?

– Arrête tes bêtises. Tu n'as rien fait de mal. Et je t'aime beaucoup.

– C'est vrai ?

– C'est vrai.

– Autant qu'avant ?

Il prit le temps de répondre car ses yeux s'embuèrent de larmes tandis qu'il lui caressait les cheveux.

– Peut-être plus qu'avant...

Odile resta un ample moment, rassurée, contre sa poitrine puissante.

– Je vais partir, dit-il en la relevant.

– Quand reviens-tu ?

– Demain. Ou dans deux jours. S'il te plaît : ne t'inquiète pas.

– Je ne m'inquiète pas.

Charles s'en alla. Odile avait le cœur serré : où allait-il ? Et pourquoi avait-il un masque si triste ?

En revenant au salon, elle saisit sa coupe de bagues et choisit de la ranger dans la commode de sa chambre. Cette fois-ci, elle n'oublierait pas.

– Quatre mille morts de la canicule.

Décidément, l'été se révélait passionnant. Depuis son appartement où fonctionnait en permanence l'air conditionné – quand Charles l'avait-il installé, déjà ? –, Odile suivait le roman journalistique en enchaînant les cigarettes blondes.

Depuis bien longtemps, elle s'était entendue avec la concierge pour que celle-ci lui fasse ses courses. De temps en temps, moyennant quelques billets, elle lui préparait des repas, Odile n'ayant jamais été une grande cuisinière. Charles prenait-il ses distances à cause de ça ? Ridicule...

C'était la première fois qu'il lui infligeait cette punition : revenir à Paris et loger ailleurs. Elle s'escrimait à chercher dans leur passé récent ce qui pouvait justifier ce comportement et elle ne trouvait rien.

Mais ce n'était pas sa seule préoccupation : la vieille dame était revenue.

A plusieurs reprises.

Toujours la même chose : elle surgissait et disparaissait.

Odile n'osait plus appeler la police à cause de l'histoire des bagues : il aurait fallu avouer qu'elle les avait retrouvées. Certes, elle aurait pu la contacter car, si elle s'était trompée, elle n'escroquait personne : après la visite de Charles, elle avait jeté à la poubelle la déclaration de vol destinée à l'assurance...

Elle sentait néanmoins que les policiers ne la croiraient plus.

D'autant qu'elle avait enfin découvert la raison qui attirait l'intruse – et ça aussi, les policiers auraient du mal à le croire ! L'intruse n'était pas dangereuse, ce n'était ni une voleuse, ni une criminelle, cependant elle avait récidivé suffisamment souvent pour que son manège fût clair : la vieille dame entrait ici pour changer les objets de place.

Oui. Aussi bizarre que cela paraisse, c'était l'unique but de ses visites surprises.

Non seulement les bagues qu'à chaque fois Odile croyait volées étaient retrouvées quelques heures plus tard dans une autre pièce, mais la vieille dame les cachait en des endroits de plus en plus aberrants, le dernier étant la glacière du réfrigérateur.

« Des diamants au fond d'une glacière ! Que lui passe-t-il par la tête ? »

Odile était arrivée à conclure que la vieille dame, si elle n'était pas criminelle, était méchante.

« Ou folle ! Complètement folle ! Pourquoi prendre tant de risques pour des bagues aussi absurdes ! Un jour, je vais la coincer et je finirai par comprendre. »

La sonnette retentit.

– Charles !

Elle ouvrit la porte et découvrit Charles sur le palier.

– Ah quel bonheur ! Enfin !

– Oui, excuse-moi, je n'ai pas pu revenir aussi vite que je te l'avais promis.

– Ce n'est pas grave, tu es pardonné.

En entrant dans l'appartement, il fit surgir une jeune femme derrière lui.



– Tu reconnais Yasmine ?

Odile n'osa pas le contrarier en avouant qu'elle ne se souvenait pas de la jolie brune élancée qui le suivait. Ah, cette infirmité de n'avoir aucune mémoire des physiologies... « Pas de panique. Ça va me revenir », pensa-t-elle.

– Bien sûr. Entrez.

Yasmine avança, embrassa Odile sur les joues et, pendant cette étreinte, Odile, si elle n'arriva pas à l'identifier, sentit en tout cas qu'elle la détestait.

On passa au salon où l'on se mit à parler de la canicule. Odile se prêtait vaillamment à la conversation quoique son esprit ne pût s'empêcher de vagabonder en dehors des phrases échangées. « C'est absurde, nous devions à propos du temps sur un ton mondain en présence d'une inconnue alors que nous avons, Charles et moi, tant de choses à nous dire. » Soudain, elle interrompit la discussion et fixa Charles.

– Dis-moi, ce qui te manque, ce sont des enfants ?

– Quoi ?

– Oui. Je me demandais ces jours-ci ce qui clochait entre nous et il m'est venu à l'esprit que tu voulais sans doute des enfants. D'ordinaire, les hommes en désirent moins facilement que les femmes... Veux-tu des enfants ?

– J'en ai.

Odile crut avoir mal entendu.

– Quoi ?

– J'ai des enfants. Deux. Jérôme et Hugo.

– Pardon ?

– Jérôme et Hugo.

– Quel âge ont-ils ?

– Deux et quatre ans.

– Avec qui les as-tu eus ?

– Avec Yasmine.

Odile se tourna vers Yasmine qui lui sourit. « Odile, réveille-toi, tu cauchemardes, là, ce n'est pas la réalité. »

– Vous... vous... vous avez eu deux enfants ensemble ?

– Oui, confirma l'intrigante en croisant élégamment ses jambes, comme si de rien n'était.

– Et vous venez chez moi, sans gêne, avec un sourire, pour me le dire ? Vous êtes des monstres !

La suite se montra confuse. Odile était tellement secouée par le chagrin qu'entre ses cris et ses larmes elle ne comprenait plus rien de ce qu'on proférait autour d'elle. Plusieurs fois, Charles tenta de la prendre dans ses bras ; chaque fois, elle le repoussa avec virulence.

– Traître ! Traître ! C'est fini, tu m'entends, c'est fini ! Pars ! Mais pars donc !

Plus elle tentait de l'éloigner, plus il s'accrochait à elle.

On dut appeler un médecin, allonger Odile sur son lit et lui administrer de force un sédatif.

– Douze mille morts de la canicule.

– Bien fait ! jubila Odile devant son poste de télévision.

En quelques jours, les choses avaient empiré :

Charles, laissant apparaître la laideur de son caractère, lui demandait de quitter l'appartement.

— Jamais, tu m'entends, lui avait-elle répondu au téléphone, jamais tu ne vivras ici avec ta pouffiasse ! Selon la loi, ces murs sont à moi. Et ne te montre plus, je ne t'ouvrirai pas. De toute façon, tu n'as plus les bonnes clés.

Au moins, l'intruse aurait servi à ça ! Une providence, cette vieille dame.

Plusieurs fois, Charles avait donc sonné à la porte en tentant de parlementer. Elle avait refusé de l'entendre. Tenace, il lui avait envoyé le médecin.

— Odile, déclara le Dr Malandier, vous êtes épuisée. Ne pensez-vous pas qu'un séjour en maison de repos vous soulagerait ? On pourrait mieux s'occuper de vous.

— Je me débrouille seule, merci. Certes, à cause de ces problèmes, je suis en retard dans la livraison de mes articles, cependant je me connais : en quelques nuits, dès que j'irai mieux, je rédigerai tout d'un bloc.

— Justement, pour aller mieux, ne pensez-vous pas qu'une maison de repos...

— A l'heure actuelle, docteur, on meurt dans les maisons de repos. Parce qu'elles ne sont pas climatisées. Ici, c'est climatisé. Vous ne suivez pas les actualités ? Il y a une canicule. Plus dévastatrice qu'un cyclone. Maison de repos ? Maison de souffrance, oui. Mourir. Maison de morts. C'est lui qui vous envoie pour me tuer ?

— Allons, Odile, ne dites pas de sornettes. Si l'on vous trouvait une maison de repos bien climatisée...

— Oui, on me drogue, on me transforme en légume

et mon mari en profite pour récupérer cet appartement afin d'y vivre avec sa grognasse ! Jamais ! L'Arabe et ses enfants ? Jamais. Parce que vous saviez, vous, qu'il a eu deux enfants avec elle ?

— Vous êtes tellement à bout, Odile, qu'il va arriver un moment où on ne vous demandera plus votre avis, on vous emmènera de force.

— Eh bien, voilà, vous avez compris : il faudra m'emmener de force. Rien ne se produira avant. Maintenant partez et ne revenez plus. A partir d'aujourd'hui, je change de médecin.

Ce soir-là, de colère, Odile songea à mettre fin à ses jours et ne fut retenue que par l'idée que ça arrangerait trop bien son mari et cette horrible Yasmine.

Non, Odile, remets-toi. Après tout, tu es jeune... quel âge ? ... Trente-deux ou trente-trois... ah, j'oublie toujours, tu as encore la vie devant toi, tu rencontreras un autre homme et tu fonderas une famille avec des enfants. Ce Charles ne te méritait pas, mieux valait le découvrir vite. Imagine que tu te sois obstinée jusqu'à la ménopause...

Elle éprouva soudain le besoin d'en bavarder avec Fanny, sa meilleure amie. Depuis combien de temps ne l'avait-elle pas appelée ? Avec cet été de canicule, elle avait un peu perdu le sens du temps. A l'unisson de la nation, sans doute souffrait-elle davantage de la torpeur qu'elle ne le croyait malgré le repli dans son appartement ombragé ? Elle saisit son carnet de téléphone puis le rejeta au loin.

— Pas besoin de vérifier le numéro de Fanny. S'il y en a un que je sais par cœur, c'est bien celui-là.



Elle le forma sur le cadran et une voix qui sortait du sommeil lui répondit.

— Oui ?

— Excusez-moi de vous déranger, je voudrais parler

à Fanny.

— Fanny ?

— Fanny Després. Me serais-je trompée de numéro ?

— Fanny est morte, madame.

— Fanny ! Quand ?

— Il y a dix jours. Déshydratée.

La canicule ! Alors qu'Odile comptabilisait soigneusement les morts devant son poste de télévision, elle n'avait pas songé une seconde que son amie se trouvait victime du carnage. Elle raccrocha sans pouvoir ajouter un mot ni demander un détail.

Fanny, sa douce Fanny, compagne de lycée, Fanny qui avait déjà, elle, deux enfants... Deux nourrissons... Quelle tragédie ! Et si jeune, née la même année qu'elle... Ainsi, il n'y avait pas que les vieillards et les bébés qui succombaient, mais aussi des adultes dans leur maturité... Qui lui avait répondu au téléphone ? Elle n'identifiait pas ce timbre éralé... un vieil oncle de la famille, sans doute.

Traumatisée, Odile ingurgita une bouteille d'eau avant de se retirer dans sa chambre pour pleurer.

— Quinze mille morts, annonça le présentateur avec le visage carré d'une porte en fer.

— Bientôt quinze mille et une, soupira Odile en

avalant la fumée de sa cigarette, car je ne sais pas si j'ai envie de rester dans un monde aussi laid.

Aucun espoir de refroidissement, nul orage à l'horizon, ajoutait le journaliste. La terre craquait de douleur.

Pour Odile non plus, aucune issue ne se profilait. Maintenant, l'intruse venait plusieurs fois par jour et mélangeait malignement les affaires d'Odile qui ne retrouvait plus rien.

Après le départ de sa concierge au Portugal — c'est inimaginable, le nombre de concierges qu'il doit y avoir en août au Portugal —, ses courses et ses plats cuisinés lui étaient montés par la nièce de celle-ci, une insolente à la démarche molle qui mâchait des chewing-gums et changeait de ceinture du matin au soir, une bêtasse avec qui on ne parvenait pas à échanger trois phrases cohérentes.

Charles ne s'était plus montré. Sans doute était-ce lui qui téléphonait et à qui Odile répondait juste « Non » avant de raccrocher. En outre, il la préoccupait moins. Assez peu même. C'était de l'histoire ancienne. Ou plutôt, c'était comme s'il n'avait jamais existé. Le souci présent d'Odile était de renouveler son inscription à l'université et, sans doute à cause du personnel remplaçant de l'été, elle n'arrivait pas à joindre la bonne personne pour sa réinscription. Cela l'irritait beaucoup.

Elle avait très envie de se consacrer à ses études maintenant. Lorsqu'elle ne se reposait pas devant la chaîne d'informations permanentes, elle consacrait des heures au travail, lisant des livres sur le Moyen-



Orient, travaillant ses langues et songeant vraiment à achever sa thèse dont elle avait entamé l'introduction.

Son professeur de thèse se révélait inignoble. Il semblait que cette catastrophe climatique avait annihilé le pays. Plus rien n'allait normalement. Ses parents non plus ne répondaient pas au téléphone. Chacun avait dû fuir pour se mettre au frais quelque part.

Profitions-en pour nous consacrer à nos tâches essentielles, se disait Odile en s'appliquant à perfectionner pendant des heures la structure de ses paragraphes ou la fluidité de sa phrase. Je me donne une semaine pour boucler mon introduction.

Ça la passionnait tellement qu'elle négligeait de boire suffisamment. De plus, sa climatisation se détachait : alors qu'elle calait le variateur sur vingt degrés, elle le retrouvait, après avoir souffert plusieurs heures, sur trente degrés, trente-deux degrés, voire sur quinze ! Après une recherche malaisée, elle retrouva le mode d'emploi, la garantie, et convoqua l'installateur pour qu'il la lui répare. Celui-ci passa une demi-journée à y travailler et conclut qu'il ne comprenait pas, peut-être y avait-il eu un faux contact, en tout cas chaque appareil avait été vérifié et l'ensemble marcherait dorénavant impeccablement. Or, dès le lendemain, le compteur de chaque pièce annonçait les températures les plus variées et souvent les plus aberrantes.

Odile n'éprouva pas le besoin de rappeler l'artisan car elle avait saisi l'origine de ces dysfonctionnements : l'intruse. Nul doute que la vieillarde devait

trouver amusant de modifier dans son dos les instructions.

Puisque Odile commençait à se sentir moulu – le travail, la chaleur, l'oubli de boire –, elle décida de guetter l'intruse, de la surprendre la main dans le sac et de lui régler son compte une fois pour toutes.

Lorsqu'elle fut certaine d'être seule, elle s'embusqua dans le placard à balais, éteignit et attendit.

Combien de temps demeura-t-elle en faction ? Elle n'aurait su le dire. À croire que la vieille dame avait deviné qu'on l'attendait... Après quelques heures, taradée par la soif, Odile sortit du placard et regagna le salon. Là, Dieu seul sait pourquoi, elle éprouva l'envie subite d'un pastis, ouvrit le bar, se servit un verre, et, après une gorgée, fut attirée par une chose très étrange.

Un livre, dans la bibliothèque, portait son nom, Odile Versini, inscrit sur la tranche. Après l'avoir extrait de l'étagère, elle resta confondue par la couverture : il s'agissait de sa thèse, la thèse qu'elle était en train d'écrire. Elle la découvrait complète, terminée, imprimée sur quatre cents pages, publiée par un éditeur prestigieux dont elle n'aurait pas osé rêver.

Qui lui avait fait ce canular ?

Elle parcourut les premières pages et pâlit davantage. Elle retrouvait la teneur de son introduction – celle sur laquelle elle planchait depuis des jours – mais aboutie, mieux écrite, davantage maîtrisée.

Que se passait-il ?

En relevant la tête, elle aperçut l'intruse. La vieille dame, tranquillement, la toisait.

Non, ce coup-ci, c'est trop.

Rebroussant chemin, elle se précipita dans le placard, saisit la canne de golf qu'elle avait choisie comme arme et revint pour s'expliquer définitivement avec l'intruse.

Devant la fenêtre donnant sur les jardins du Trocadéro, Yasmine contemplait la pluie qui venait réconcilier la terre avec le ciel et suspendre l'épidémie de mort.

Derrière elle, la pièce n'avait pas changé, toujours chargée de livres, contenant des collections précieuses pour quiconque s'intéresse au Moyen-Orient. Ni son mari ni elle n'avaient le temps de changer le décor ou les meubles. Ils entreprendraient les travaux plus tard ; en revanche, ils n'avaient pas hésité à quitter le minuscule appartement situé sur le périphérique où ils s'entassaient avec leurs deux enfants pour emménager ici.

Justement, derrière elle, Jérôme et Hugo découvriraient les plaisirs d'une télévision alimentée par satellite et ne cessaient de zapper.

— C'est génial, maman, il y a des chaînes arabes ! Ne s'attardant sur aucune émission, ils étaient plus enrivrés d'avoir autant de programmes qu'attirés par l'idée d'en suivre un.

De retour, son mari se glissa dans son dos et l'embrassa à la naissance du cou. Yasmine pivota, plaqua sa poitrine contre la sienne. Ils s'enlaccèrent.

— Sais-tu que j'ai feuilleté l'album de famille : c'est fou ce que tu ressembles à ton père !

— Ne dis pas ça.

— Pourquoi ? Ça te peine parce qu'il est mort en Egypte lorsque tu avais six ans...

— Non, ça me chagrine parce que cela me fait penser à maman. Souvent, elle me prenait pour lui, elle m'appelait Charles.

— N'y songe plus. Pense à ta mère lorsqu'elle était en forme, une intellectuelle brillante, pleine d'esprit et de repartie, qui m'a toujours beaucoup impressionnée. Oublie les deux dernières années.

— Tu as raison. Seule ici, à cause de cette maladie d'Alzheimer, elle ne se reconnaissait plus elle-même... Puisque, à cause de sa mémoire qui s'effaçait, elle rajournissait, elle prenait pour une intruse la vieille femme qu'elle rencontrait dans les miroirs. Si on l'a retrouvée étendue avec sa canne de golf devant la glace brisée, c'est sans doute parce qu'elle avait voulu menacer l'intruse puis s'en défendre lorsqu'elle a cru que l'autre allait la frapper.

— Nous irons la voir dimanche.

Yasmine caressa les joues de François et ajouta en approchant ses lèvres :

— C'est moins pénible, maintenant, depuis qu'elle est remontée à l'époque d'avant ton père. Elle ne nous confond plus. Quel âge a-t-elle, selon elle ?

Il abandonna sa tête contre l'épaule de Yasmine.

— Parfois, j'en viens à souhaiter qu'arrive très vite le jour où ma mère sera redevenue un nouveau-né pour que je la serre dans mes bras. Je lui dirai enfin combien je l'aime. Un baiser d'adieu pour moi. Pour elle, un baiser de bienvenue...